

double

LA  
PRÉTENDUE RACE JUIVE

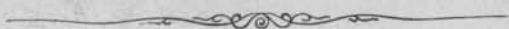
CONFÉRENCE

FAITE A LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES  
LE 6 DÉCEMBRE 1903

PAR

**M. SALOMON REINACH**

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS  
LIBRAIRIE DURLACHER

83 *bis*, RUE LAFAYETTE

—  
1903

Bibliothèque Maison de l'Orient



129775

LA  
PRÉTENDUE RACE JUIVE

CONFÉRENCE

FAITE A LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES

LE 6 DÉCEMBRE 1903

PAR

**M. SALOMON REINACH**

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS  
LIBRAIRIE DURLACHER

83 bis, RUE LAFAYETTE

—  
1903

# LA PRÉTENDUE RACE JUIVE

CONFÉRENCE FAITE A LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES JUIVES

LE 6 DÉCEMBRE 1903

PAR M. SALOMON REINACH,

Membre de l'Institut.

---

Si l'idée qu'éveille le mot de *race* est vague, obscure et contestée, l'origine du mot lui-même n'est pas plus sûrement établie. On a voulu d'abord y reconnaître le latin *radix*, ou plutôt *radicem*, signifiant racine; mais *radicem* aurait donné, en français, *rais* et n'aurait jamais donné *razza* en italien. Diez avait pensé à un mot haut-allemand, *reiza*, signifiant « ligne »; *race* serait donc synonyme de *lignée*. Mais l'*a* de la première syllabe, dans *razza*, *race*, fait encore difficulté. Suivant une seconde hypothèse, *razza* dériverait d'un autre mot germanique, *raki*, signifiant chien, d'où *race* et *racaille*. Une *racaille* était, à proprement parler, une famille de chiens, une meute, correspondant, par suite, au mot canaille (*canaglia*), qui signifie aussi, à l'origine, une troupe de chiens. En italien, *razza di cane* est encore employé comme terme d'injure, de même que *kelb ben kelb*, « chien, fils de chien », en arabe, *canaille* et *racaille* en français.

Si cette dernière étymologie, qui présente une certaine vraisemblance — car les mots *race* et *racaille* doivent certainement être expliqués de même — mérite la préférence, il est très intéressant de constater que l'origine même du mot *race* en limiterait strictement l'emploi à une variété d'animaux domestiques, variété dont les

caractères, constituant un type, sont préservés de la dégradation et du mélange par la sélection artificielle. Prenez des chiens terriers ou des levriers, qui, sous la surveillance de l'homme, se croisent seulement avec des terriers ou des levriers et rendez leur la liberté de s'unir à d'autres individus de leur espèce : au bout de peu de temps, vous n'aurez plus ni levriers ni terriers, mais des chiens de rues, c'est-à-dire que les caractères permanents constituant la race auront disparu par l'effet de mélanges ou de métissages. Toute race domestique a la tendance de revenir à un certain type plus général, qui est celui de l'espèce ; les seuls moyens de combattre cette tendance sont l'isolement et la sélection artificielle. Comme l'a écrit un des chefs de l'école anthropologique française, M. Topinard : « Aucune barrière physiologique ne défend les races contre la dislocation <sup>1</sup>. »

Ce qui est vrai des races d'animaux domestiques l'est également des races de plantes cultivées, que l'on appelle improprement des espèces. M. Topinard a souvent insisté sur ce fait, d'ailleurs bien connu, mais qu'il est indispensable de rappeler ici : « Les horticulteurs disent que les types qu'ils créent, en pratiquant la fécondation et en veillant aux conditions des milieux, dégénèrent et disparaissent dès qu'ils ne s'en occupent plus. La tendance naturelle n'est pas à la fixation des types, mais à leur désagrégation <sup>2</sup>. »

Une remarque essentielle, due encore à M. Topinard, c'est que le mot de *race* est à peine employé par les naturalistes lorsqu'ils parlent des animaux et des plantes sauvages. Ils préfèrent celui de *variété*, qui laisse en suspens la question de permanence, condition *sine quâ non* de la race. En revanche, les naturalistes n'ont aucun scrupule à employer le mot *race* quand il s'agit d'animaux et de plantes domestiques, c'est-à-dire dans les cas où, au sein de l'espèce, la reproduction des individus n'est pas abandonnée au hasard.

Est-il permis, étant donné ce qui précède, d'appliquer le mot de *race* à telle ou telle subdivision de l'espèce humaine? Peut-on parler d'une race française, d'une race slave, d'une race juive? La plu-

<sup>1</sup> *L'Anthropologie*, 1898, p. 643.

<sup>2</sup> *Congrès anthropologique de Moscou*, p. 108.

part des anthropologistes, à l'heure actuelle, ne sont pas de cet avis. Ils pensent que le mot de race devrait être réservé aux types généraux que l'analyse nous fait découvrir dans les principales branches de l'humanité et qu'il faudrait y renoncer pour tous les types de troisième et de quatrième ordre que nous créons par une vue de l'esprit, sans base et sans critérium scientifique. « La race, dit nettement M. Topinard, n'existe pas dans l'espèce humaine, lorsqu'on va plus loin que les types généraux<sup>1</sup>. »

Quels sont ces types généraux ? Là-dessus, tout le monde est d'accord : ce sont les blancs d'Europe, les jaunes d'Asie, les rouges d'Amérique, les noirs d'Afrique et d'Océanie. L'origine de ces types nous est complètement inconnue, mais nous en constatons à la fois l'existence et la perpétuité. Un nègre d'Afrique ressemble aux nègres représentés sur les monuments égyptiens d'il y a quatre mille ans ; un Chinois d'aujourd'hui ressemble à ceux que vit Marco Polo au XIII<sup>e</sup> siècle. Malgré les différences individuelles et celles qui subsistent entre les différents groupes de blancs, de noirs, de rouges et de jaunes, ces quatre grandes divisions de l'espèce humaine offrent chacune, en dehors même de la couleur, des caractères qui peuvent être définis et rigoureusement constatés. D'autre part, ce sont des variétés ou des races, mais non des espèces ; l'espèce humaine, quelle qu'en soit l'origine, est une. Cela ressort d'un fait expérimental, la fécondité des unions entre individus de tout pays et de toute couleur. Par des raisons physiologiques encore très obscures, l'infécondité est comme le mur qui limite les espèces, qui trace entre elles une ligne infranchissable de démarcation. A l'intérieur de chaque espèce, comme nous l'avons vu, la tendance naturelle est vers la fusion et le mélange ; cette tendance est contre-balancée par des conditions géographiques, des préjugés sociaux et religieux ; mais elle existe et a déjà produit des résultats appréciables, comme en témoignent les mulâtres et les métis.

Non seulement les naturalistes n'ont jamais pu définir ce que l'on appelle communément la race germanique, la race slave, la race française, mais ils sont presque unanimement d'accord pour

<sup>1</sup> *L'Anthropologie*, 1896, p. 480.

proscrire de pareilles alliances de mots. C'est pourtant au nom des prétendus droits de la race germanique que la France a été mutilée en 1871, et cette conception absurde, injustifiable aux yeux de la science, a été exploitée contre nous par des politiques, servis quelquefois par des savants aveuglés<sup>1</sup>. Dès le lendemain du traité de Francfort, l'anthropologiste Hovelacque protestait contre cet abus d'idées fausses et vagues, mises au service de l'esprit de conquête et d'oppression. « Le sang germanique ! autant parler d'un sang latin ou d'un sang slave ! Jamais la confusion des langues et des races n'a été poussée si loin. C'est une fiction presque puérile que celle d'une race germanique, d'un sang germanique, tout aussi bien que celle d'une race française, d'une race espagnole, d'une race italienne, d'une race slave... Cette race française, est-ce le Gascon, le Savoyard ou le Lorrain ? Cette race slave, est-ce le Russe, le Tchèque ou le Slovène ? Encore une fois, fiction que tout cela ! »

Et, dans le même ouvrage, Hovelacque écrivait encore ces belles lignes : « Ce n'est point pour tout le mal qu'elle nous a fait que nous prétendons condamner la théorie des races : nous eût-elle été plus funeste encore, nous ne la regarderions pas comme plus détestable. Mais elle prétend s'appuyer sur une série de conceptions scientifiques avec lesquelles, bien au contraire, elle se trouve en contradiction flagrante. »

Ces mots d'Hovelacque, Messieurs, les Israélites pourraient les répéter et les prendre à leur compte. Oui, la théorie fautive et absurde des races nous a fait et nous fait encore du mal ; elle est exploitée contre nous en toute occasion, dans les entretiens, dans les journaux, au théâtre ; mais nous fût-elle mille fois plus funeste encore, je dirais, moi, que je l'adopterais tout le premier, que je contribuerais même à la répandre, si elle était scientifiquement recevable, et que je la repousse avec dédain, parce qu'elle est stupide.

C'est dans l'Allemagne victorieuse de 1871 que cette théorie a trouvé le plus d'adeptes, qu'elle est devenue presque un dogme dans l'enseignement ; il s'en est suivi une explosion d'antisémitisme, à laquelle M. de Bismarck, grand apôtre du *furor teutonicus*, ne fut

<sup>1</sup> Voir G. Hervé, *La question d'Alsace et l'argument ethnologique*, dans la *Revue de l'École d'anthropologie*, 1903, p. 285 sq.

pas étranger, qu'il encouragea même, parce qu'il redouta les tendances libérales des Israélites allemands. Quinze ans après, il se trouvait en France des hommes, soi-disant meilleurs Français que leurs compatriotes, pour ramasser cette lourde erreur germanique et s'en faire une arme contre une partie de leurs concitoyens. La même théorie frauduleuse qui a justifié la conquête de l'Alsace a été l'inspiratrice de l'antisémitisme français; je me hâte d'ajouter que les anthropologistes de notre pays, ceux qui font honneur à la science, se sont montrés également rebelles à la théorie des races, soit qu'elle fût invoquée pour donner une apparence de droit à la violence, soit qu'elle eût pour but, à l'égard de citoyens français, de substituer le régime d'exception à celui du droit.

En vérité, la théorie des races n'est due ni aux anthropologistes, ni aux naturalistes, mais aux linguistes et aux historiens. Les linguistes, d'abord, ont été victimes d'une illusion. Quand on reconnut, au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, que les langues de la plupart des peuples civilisés de l'Europe et de l'Asie se classaient en deux grands groupes, les langues apparentées au sanscrit et les langues apparentées à l'hébreu, on en conclut précipitamment que les hommes qui parlaient ces langues appartenaient aussi à deux groupes, à deux races, que l'on appela, l'une aryenne — à cause des *Aryas* de l'Inde, — l'autre sémitique, à cause de la légende biblique qui donne pour ancêtre aux Hébreux et à d'autres peuples d'Asie le fils du patriarche Noé, Sem. Pendant longtemps, on parla des Aryens et des Sémites comme de grandes familles dont chacune se réclamait d'un ancêtre distinct — quelque chose comme les Montaignu et les Capulet. Il suffit d'un peu de réflexion pour reconnaître le sophisme. Un nègre qui parle anglais aux États-Unis n'appartient cependant pas à la variété blanche de l'espèce humaine; la langue n'est pas un caractère physique, mais une chose enseignée et acquise; il y a folie de vouloir conclure, de la langue que parle un homme, à sa descendance physique. Max Müller et Renan, qui, dans leur jeunesse, avaient partagé et propagé l'erreur commune, n'ont pas hésité, quand ils ont vu la vérité, à y revenir. « Parlez, disait Max Müller, d'un vocabulaire sémitique, d'une syntaxe aryenne, ou parlez-nous d'un groupe d'hommes aux cheveux

crépus ou à la peau noire ; vous exprimez des idées claires, on vous comprendra. Mais si vous parlez d'un vocabulaire à cheveux crépus ou d'une syntaxe noire, on vous comprendra aussi peu que si vous parlez d'une race sémitique ou d'une race aryenne <sup>1</sup>. » C'était très juste, mais un peu tardif. M. Bérard nous disait, il y a quinze jours, que l'opinion publique, dont l'éducation est faite par la presse et les romans, retardait généralement d'un demi-siècle sur l'état de la science ; il faut donc encore attendre avant que les gens du monde et les journalistes cessent de parler des Aryens et des Sémites, de mettre en opposition les qualités ou les défauts des Sémites et des Aryens.

Les historiens emboîtèrent d'abord le pas aux linguistes. Ils trouvaient sur leur chemin des peuples, des collectivités ethniques, qui s'appelaient, par exemple, les Hébreux, les Grecs, les Gaulois. Les Hébreux parlaient une langue sémitique, apparentée à l'arabe, à l'assyrien, au syriaque ; on en fit des Sémites. Les Grecs et les Gaulois parlaient des langues aryennes, apparentées au sanscrit, au persan, au latin ; on en fit des Aryens. De là, il n'y avait qu'un pas à franchir pour introduire dans l'histoire une race gauloise, une race juive, une race hellénique. Le sophisme, vous le voyez, était double : d'une part, on concluait de la communauté de langue à la communauté de la descendance physique ; d'autre part, on constituait des groupes anthropologiques, désignés abusivement par le nom de races, sur le modèle de groupes politiques ou religieux. Est-il nécessaire d'avertir qu'un groupement politique ne présuppose pas l'unité d'origine ? L'histoire elle-même ne nous montre-t-elle pas une succession d'empires, ceux des Égyptiens, des Assyriens, d'Alexandre, d'Auguste, de Charlemagne, des Arabes, qui réunirent en un corps politique plus ou moins stable des peuples qui ne parlaient pas les mêmes langues et dont les origines respectives, au point de vue de la descendance physique, nous sont absolument inconnues ?

Aujourd'hui, un savant qui se respecte parle des Hébreux, des

<sup>1</sup> C'est le sens, mais non la traduction littérale, d'un passage célèbre d'un des derniers ouvrages de Max Müller, *Biographies of words and the home of the Aryas*, Londres, 1888.

Grecs, des Gaulois, mais il ne dit pas la race hébraïque ou juive, la race grecque, la race gauloise. « Alléguer les notions de races, écrit l'abbé Houtin, dissenter sur leurs qualités d'attraction et de répulsion, c'est ordinairement expliquer les problèmes historiques par des mots auxquels ne correspond aucune réalité <sup>1</sup>. » On remplirait des pages avec des citations de ce genre, empruntées à nos meilleurs historiens. Malheureusement, comme je vous l'ai déjà dit, les savants bien informés sont toujours en avance sur leur temps, et le public continue longtemps à vivre sur les opinions fausses qu'ont enseignées leurs prédécesseurs.

Vers 1860, les anthropologistes se mirent de la partie. Vous savez que l'anthropologie est une science très récente; si elle a dissipé beaucoup d'erreurs, elle en a accredité d'autres, pour n'avoir pas su s'en défendre à ses débuts. Il y a quarante ou cinquante ans, le sophisme qui confond les groupements linguistiques, politiques et anthropologiques était presque universellement accepté. On chercha à distinguer anthropologiquement l'Aryen du Sémite et il faut dire bien haut que l'on n'y réussit pas. Les populations de langue aryenne, comme celles de langue sémitique, appartiennent, en général, à la race blanche; mais il y a des blonds et des bruns, des grands et des petits, des têtes rondes et des têtes longues. Comme type du Sémite, on prit l'Arabe du désert syrien, le Bédouin, et l'on remarqua qu'il avait souvent le nez aquilin, la tête longue, les cheveux noirs et une taille avantageuse. On en conclut que le Sémite, et, par conséquent, le Juif, était un grand dolichocéphale brun, avec nez long et arqué. Vérification faite, il se trouva que le type en question était non pas dominant, mais très rare parmi les Juifs actuels. On sait que les Juifs se distinguent en deux grands groupes, les *Sephardim*, ou Juifs du rite portugais, et les *Aschkenazim*, ou Juifs du rite allemand. Les premiers habitent surtout les pays voisins de la Méditerranée; les seconds sont répandus dans le centre et l'orient de l'Europe, notamment en Pologne et en Russie. On pensa, tout naturellement, que les vrais Juifs étaient les *Sephardim*, plus voisins que les autres de la Palestine, d'autant que l'on

<sup>1</sup> G. Houtin, *L'Américanisme*, Paris, 1903, p. 44.

crut reconnaître que le type bédouin était beaucoup plus fréquent parmi eux. Les *Aschkenazim*, suivant cette théorie, ne représenteraient nullement la race juive; ce seraient des Germains ou des Slaves plus ou moins mélangés de sang juif. Mais cette opinion ne résiste pas à l'examen. Il y a des blonds, des têtes courtes, de petites tailles et des nez épatés parmi les *Sephardim* comme parmi les *Aschkenazim*; à Londres, où les deux groupes sont très bien représentés, on trouve même plus de têtes courtes parmi les *Sephardim* que parmi les autres<sup>1</sup>. Chose plus grave, on finit par reconnaître que si, suivant un mot célèbre, chaque pays a les Juifs qu'il mérite, les Juifs participent aussi, dans une large mesure, aux caractères physiques des habitants des divers pays où ils résident. Ainsi les Juifs d'Angleterre et d'Allemagne sont plus grands<sup>2</sup>, les Juifs de Russie ont très souvent ce qu'on appelle le type slave, les Juifs de Palestine, de l'Asie Mineure, de l'Afrique du Nord ressemblent bien plus à des Bédouins que leurs coreligionnaires occidentaux.

Ces constatations furent résumées, en 1891, par une femme de grand cœur et de grand savoir, M<sup>me</sup> Clémence Royer, devant la Société d'anthropologie de Paris<sup>3</sup>. « Il est certain, disait-elle, que les Juifs de tous les pays se ressemblent moins entre eux qu'ils ne ressemblent aux populations qui les environnent et que ceux du Nord se distinguent aussi nettement de ceux du Midi que les Germains des Latins. Il n'y a pas de race pure; celle des Juifs l'est seulement un peu plus que les autres, parce qu'ayant été partout persécutés et forcés de vivre à part pendant de longs siècles, ils se sont moins mélangés que les autres éléments ethniques au milieu desquels ils ont vécu pendant toute l'ère chrétienne. Mais, antérieurement, les Juifs étaient peut-être bien moins caractérisés qu'aujourd'hui. Pendant les derniers siècles avant l'ère chrétienne, ils ont fait partout

<sup>1</sup> J. Jacobs et J. Spielmann, dans le *Journal of the anthropological Institute*, t. XIX (Londres, 1890).

<sup>2</sup> La petite taille des Juifs, dans certains centres comme Varsovie, est simplement l'effet de la misère physiologique; les classes aisées ont une moyenne plus élevée que les classes pauvres.

<sup>3</sup> *Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1891, p. 544.

de nombreux prosélytes. Chaque colonie juive s'est recrutée chez les populations ambiantes. C'est surtout et peut-être seulement depuis qu'ils ont été persécutés par les chrétiens que leur type s'est caractérisé et fixé, parce que, dès ce moment, ils ne se sont plus alliés qu'entre eux. »

Cette doctrine est à peu près conforme à celle que Renan développait en 1883, doctrine qui a été également soutenue par des hébraïsants comme Loeb et Neubauer, par des anthropologistes comme Topinard et Ripley <sup>1</sup>.

Prenons les Hébreux au moment où ils paraissent dans l'histoire, au sortir de la période légendaire, lors de la conquête de la Palestine. La Bible nous apprend que cette conquête fut très longue, que les indigènes ne furent pas exterminés et que les envahisseurs épousèrent des femmes du pays <sup>2</sup>. Ces conquérants de la Palestine étaient unis par un lien religieux et politique; mais aucun historien ne voudra croire qu'ils aient tous été des descendants d'Abraham. Admettons-le pourtant, pour faire la part belle aux contradicteurs. De même que les Francs se noyèrent dans la population celtique et romaine de la Gaule, tout en imposant leur nom au pays qui est devenu la France, de même l'élément hébreu, supposé homogène, tendit à se fondre dans la population indigène du pays qui est devenu la Judée. Or, nous ne savons pas au juste ce qu'était cette population indigène; mais nous sommes sûrs qu'elle n'était pas homogène, qu'elle comprenait notamment des tribus venues de l'Est, c'est-à-dire de l'Asie, et d'autres venues de l'Ouest, c'est-à-dire des îles de l'Archipel et probablement des côtes de Grèce et d'Afrique. Il est possible que les Philistins aient été des Crétois; c'était déjà l'opinion des anciens et il est à noter qu'un vieux culte du Jupiter crétois existait à Gaza, en Philistide. D'autre part, ceux que la Bible appelle les Hittites avaient pénétré en Palestine par le Nord et semblent, d'après les monuments égyptiens, avoir présenté certains caractères du type mongolique.

On trouvera une bibliographie très abondante dans le livre de J.-M. Judt, *Die Juden als Rasse*, Berlin, 1903, p. 234-240.

<sup>2</sup> Voir, entre autres passages, *Deutéronome*, xx, 14; xxi, 11; xxiii, 8; *Juges*, iii, 6; *Chron.*, ii, 35.

En un mot, le littoral syrien était peuplé par des gens de toute provenance, résidus d'invasions successives venues par terre et par mer <sup>1</sup>. C'est au milieu de cette poussière humaine que vinrent s'établir les envahisseurs hébreux. Alors même que ces envahisseurs eussent été tous les descendants d'un même père, le mélange ethnique résultant de la conquête ne put avoir rien de commun avec cette famille élargie qu'on appelle une race.

On a voulu parfois découvrir, dans cette macédoine de peuplades placées sous l'hégémonie juive vers l'an 1000, les éléments anthropologiques des Juifs actuels; on a dit que le vieux fonds bédouin était responsable des grands bruns dolichocéphales, que les blonds étaient les descendants des Amorrhéens, les nez épatés ceux des Hittites <sup>2</sup>. Ce sont là des hypothèses gratuites, car nous ne connaissons les peuples indigènes de la Palestine que par de rares et très insuffisantes représentations sur les monuments égyptiens. Qui nous dit que le type affiné du Bédouin actuel existât à cette époque? C'est même très invraisemblable, puisqu'il existe aujourd'hui et que, pareil à toute chose humaine, il est le produit d'une évolution.

Les tribus juives sont conduites en captivité; celles d'Israël disparaissent — des rêveurs ont voulu de nos jours les retrouver en Angleterre et en Amérique — celles du royaume de Juda retournent dans leur patrie. Puis, après Alexandre le Grand, les Juifs commencent à se répandre dans tout le monde méditerranéen et font partout des prosélytes; beaucoup de Grecs et d'Asiatiques, c'est-à-dire de gens parlant d'autres langues que l'hébreu, deviennent Juifs et font souche de Juifs. Arrivent la guerre avec les Romains, la destruction du Temple, le massacre de centaines de milliers de Juifs, la réduction de centaines de milliers d'autres en esclavage, une dispersion nouvelle des survivants à travers le monde. Malgré la concurrence du christianisme, le judaïsme

<sup>1</sup> • Mieux nous serons renseignés sur l'état de la Syrie au temps des conquêtes égyptiennes, plus il nous faudra constater le mélange des races et leur morcellement presque infini. • (Maspero, *Histoire ancienne des peuples de l'Orient*, t. I, p. 148).

<sup>2</sup> V. Jacques, dans la *Revue des Études juives*, Paris, 1893, p. LIV.

n'avait pas perdu sa force expansive; il y eut de nouvelles conversions, de nouveaux mariages entre Juifs et non-Juifs, à tel point que les conciles durent s'en préoccuper à diverses reprises, interdire les mariages mixtes et les conversions au judaïsme. Au VIII<sup>e</sup> siècle, dans le sud-est de la Russie, une grande partie du peuple turc des Chazares se convertit au judaïsme<sup>1</sup>. On a prétendu que ces Chazares étaient la souche des millions de Juifs qui peuplent actuellement la Russie; d'autres veulent qu'ils soient seulement les ancêtres des Caraïtes, Juifs russes qui rejettent le Talmud et ne se marient pas avec les Juifs talmudistes. En réalité, personne n'en sait rien. On ne sait même pas comment s'est formée la grande population juive de la Russie actuelle; si le jargon qu'elle parle incline à croire qu'elle est venue de l'Ouest, c'est-à-dire d'Allemagne, il est, d'autre part, certain qu'il y avait, dès le début de l'ère chrétienne, des communautés juives dans le sud de la Russie. Le jargon peut fort bien être une langue commerciale, développée par les nécessités des relations avec l'Europe centrale, et non la langue maternelle de tous les Juifs russes. Toujours est-il que la conversion des Chazares, et bien d'autres conversions moins importantes dont l'histoire n'a pas gardé le souvenir, ont dû introduire dans la masse déjà si confuse de la population juive une foule d'éléments hétérogènes qu'il est absolument impossible de débrouiller.

Vous voyez combien est légitime la conclusion ainsi formulée par M. Topinard : « Les Juifs ne sont qu'une fédération religieuse. Ils ne sont ni une nation ni une race. »

Toutefois, il y a deux faits importants qui ne doivent pas être négligés. Le premier est d'ordre historique : les Juifs, longtemps parqués dans les ghettos, soumis aux mêmes conditions d'existence, presque toujours misérables, se sont généralement, depuis mille ans au moins, mariés entre eux ; les conversions au judaïsme, bien que plus nombreuses aujourd'hui même qu'on ne le croit, surtout en Russie, n'ont pu exercer, à cet égard, qu'une faible influence ; on peut en dire autant des unions illégitimes ou clandestines avec des non-Juifs. Le second fait est d'ordre anthropologique. Les Juifs,

<sup>1</sup> Voir, sur cette question, un bon article dans le *Jewish Encyclopædia*, t. IV (New-York, 1903).

bien que très différents entre eux, ont cependant un *facies* particulier qui permet à tout homme un peu exercé de les reconnaître; il ne les reconnaîtra pas à coup sûr, mais — l'expérience a été tentée en Russie — il ne se trompera pas plus de trente fois sur cent.

Ces deux faits sont connexes. Les Juifs ne présentent pas un type unique, mais un nombre relativement limité de types, ce qui est un résultat naturel et inévitable de l'endogamie, c'est-à-dire de l'habitude de se marier entre eux. Certains types prévalent dans certains pays, en Pologne, par exemple, ou à Salonique, parce que, malgré la facilité actuelle des déplacements, le gros de la population juive des grands centres s'*intermarie* et que, dans la lutte pour la vie qui s'établit ainsi entre les types, ce sont tantôt ceux-ci, tantôt ceux-là qui l'emportent<sup>1</sup>. Dans cette lutte, dans cette sélection pour mieux dire, les conditions de milieu et de climat exercent naturellement une grande influence. Or, le milieu et le climat, dans chaque pays, sont favorables à la prédominance d'un ou de plusieurs types, au grand type blond dans le Nord de l'Europe, au petit type brun sur la Méditerranée. Si donc tant de Juifs anglais ressemblent à des Anglais et tant de Juifs russes à des Russes, cela ne s'explique pas par des unions légitimes ou clandestines entre Russes, Anglais et Juives, mais simplement parce que le milieu anglais est favorable à la production du type ou des types anglais, le milieu russe à la production des types russes. Ces types ne sortent pas de terre, bien entendu, mais ils tendent à prévaloir par suite de l'élimination progressive des autres, qui sont, pour des motifs qui nous échappent, moins adaptés au milieu.

Les Américains ont acheté à des prix élevés nos plus beaux étalons du Perche; leur ambition était d'avoir une race de grands chevaux, alors que ceux du Nouveau-Monde sont petits. Eh bien! au bout de quelques générations, il n'y avait plus de perchérons en Amérique; ils avaient perdu le caractère essentiel de la race, qui est la taille. Le type indigène avait prévalu.

<sup>1</sup> La même apparence d'homogénéité relative, due simplement à l'endogamie, a été constatée dans certaines vallées isolées des montagnes suisses par Martin (*L'Anthropologie*, 1897, p. 91). Cf. ce que dit M. Mahoudeau des Juifs algériens (*Bulletin de la Société d'Anthropologie*, 1901, p. 543.)

Après vous avoir cité les percherons, pourrais-je, sans manquer de respect, vous parler des Parisiennes? Que n'a-t-on dit de ces êtres charmants, spirituels, raffinés, qui savent s'habiller comme des reines avec des chiffons et qui marchent comme ne savent pas marcher les reines? Or, les Parisiennes comprennent des femmes de toute provenance — même des Juives — dont bien peu sont nées à Paris, dont aucune peut-être ne compte trois générations d'ancêtres parisiens. Quand on décide une de ces Parisiennes exquises, qui se trouve avoir appris le métier de couturière ou de modiste, à émigrer aux États-Unis, les filles qu'elle y peut avoir d'un Parisien immigré sont des Yankees, non des Parisiennes; bien plus, au bout de dix ou douze ans, peut-être plus tôt, elle-même a perdu ses qualités de Parisienne, sa grâce particulière et son génie inventif. Il ne faut pas croire que cette action souveraine des milieux soit restée inconnue des anciens; ce sont les modernes qui l'ont méconnue longtemps. Voici, à cet égard, une phrase bien curieuse que j'extrahis de l'*Agricola* de Tacite: « Parmi les Bretons (de la Grande-Bretagne), les uns ressemblent aux Germains, les autres aux Ibères, les plus proches des Gaules ressemblent aux Gaulois, soit par l'influence persistante de l'origine, soit que l'île, s'avancant de divers côtés, la nature seule et le climat aient marqué les Bretons de ces caractères variés » (*positio caeli corporibus habitum dedit* <sup>1</sup>.) Tacite hésite entre la théorie de la race et celle de l'ambiance; mais on voit qu'il est déjà familier avec la seconde et sait que la ressemblance des types physiques peut s'expliquer par celle des milieux.

Le ghetto aussi est un milieu, et un triste milieu, dont l'influence se transmet par l'hérédité. Parmi les Juifs émancipés de nos pays, fils et parfois petits-fils d'émancipés, on en voit encore dont la petite taille, l'air craintif, la nervosité apparente décèlent l'héritage de longs siècles d'oppression. Ces Juifs-là sont un acte vivant d'accusation contre un régime blasphémateur de l'Évangile, dont le maintien sur quelques points du globe, à l'heure où je vous parle, est une des tristesses et une des hontes de l'humanité.

Renan, en 1883, avait conclu qu'il n'y a pas de race juive, qu'il

<sup>1</sup> Tacite, *Agricola*, cap. xi.

n'y a pas un type juif, mais des types juifs<sup>1</sup>. Ce grand sage avait raison. Mais on peut se demander si, avec les siècles, les Juifs continuant à se marier entre eux, ne donneront pas naissance à une vraie race, c'est-à-dire à un groupe d'hommes possédant ce qu'ils ne possèdent pas encore, certains caractères physiques communs et bien définis. En théorie, cela serait très admissible. Prenez, comme le disait Renan, trois cents individus sur le boulevard, enfermez-les dans une île déserte et laissez-les s'*intermarier* pendant cinq générations ou davantage; au bout de quelques siècles, un type dominant se formera, qui tendra à dominer de plus en plus, et vous pourrez dire que vous avez créé, dans l'île déserte, une *race du boulevard*. Mais, dans la pratique, il ne peut en être ainsi. La tendance du judaïsme actuel est de se disperser de plus en plus à la surface du globe; aujourd'hui, la plus grande agglomération juive du monde n'est plus Varsovie, mais New-York. Il se forme donc un nombre croissant de centres juifs, dans les milieux et sous les climats les plus différents, où, comme je vous l'ai montré, le type juif qui tend à prévaloir est nécessairement celui qui est le plus conforme au type indigène, au type le mieux adapté au climat et aux autres conditions extérieures de la vie. Donc, le nombre des types juifs est appelé à se multiplier encore dans l'avenir; ces types se localiseront, se naturaliseront, si l'on peut dire, et la formation d'un type défini, qui constituerait une race, sera rendue de plus en plus impossible par la différence des conditions d'existence et des milieux.

Ma conclusion, Messieurs, est claire et peut se formuler en peu de mots: « *Il n'y a jamais eu de race juive; il n'y en a pas; il n'y en aura pas.* Ceux qui parlent aujourd'hui d'une race juive commettent ce que Leibnitz appelait un *psittacisme*, un « propos de perroquet », c'est-à-dire qu'ils accouplent des mots dont chacun, isolément, offre un sens, mais qui, ainsi associés, n'en ont point

<sup>1</sup> Ernest Renan, *Le Judaïsme comme race et comme religion*, Paris, 1883 (cf. Th. Reinach, *Revue des Études juives*, t. VI, 1883, p. 141).